

» cette menace – en l'occurrence, l'islamisme – sans pour autant endommager ce qui fait la force et la beauté de la République et du droit. Défi difficile et vital. Pour le relever, il faut regarder en face ce qui, depuis plusieurs décennies, a échoué, rappelle l'islamologue et romancier Rachid Benzine.

**Assassiner un enseignant, c'est frapper la République en son cœur ?**

L'attaque de Mohamed Merah, en 2012, contre une école juive à Toulouse, avait déjà provoqué la mort de trois enfants et d'un enseignant. Mais parce que le crime avait touché une école juive la majorité de l'opinion française ne s'était pas sentie vraiment concernée. Avec l'assassinat de Samuel Paty, le monde enseignant tout entier est bouleversé – d'autant que de nombreux profs ont pu eux-mêmes se trouver confrontés dans leur classe à des discussions tendues liées à des arguments religieux. Enfin, le mode opératoire, l'égorgeage puis la décapitation, a accentué le sentiment d'horreur : c'est le surgissement de la barbarie contre la démocratie.

**Qu'est-ce qui était visé : la liberté d'expression, la laïcité ?**

L'école est le lieu par excellence où s'apprend et s'exerce l'esprit critique, celui qui, en donnant la possibilité d'interroger, permet de s'émanciper des vérités transmises pour construire des convictions choisies. Il faut que cela soit fait de façon pédagogique, concertée, dans le dialogue et l'écoute. J'ai beaucoup travaillé dans les écoles, collèges et lycées après la sortie de mon livre *Lettres à Nour*, sur une jeune fille partie rejoindre Daech, et j'ai constaté qu'on pouvait parler de tout avec ces enfants. Y compris, de manière profane, de l'approche historique des systèmes de croyance, des différentes façons d'aborder les textes religieux, et même des imaginaires et des représentations. Certains élèves sont réticents au début, se braquent, et c'est parfaitement normal : on ne bouscule pas des croyances sans se heurter à des résistances. On touche en effet à l'intime, à la construction des individus et à leur représentation du monde, d'eux-mêmes et des autres. Mais en leur donnant la parole pour ensuite les aider à déconstruire eux-mêmes leur propre discours, on arrive à parler, à questionner même

l'interdit. Le tout est de ne pas arriver devant eux avec la volonté de leur imposer une nouvelle certitude : il faut juste leur apprendre à se poser des questions. Parce que les questions, c'est du doute, et le doute, c'est la fin des certitudes absolues. Le contraire de la connaissance n'est pas l'ignorance mais les certitudes. Et certaines certitudes tuent.

**N'est-ce pas d'abord l'entourage, parents, relations, réseaux sociaux, qui pose problème ?**

L'école publique est probablement (avec les supermarchés !) le seul grand espace où des couches très diverses de la population (milieux sociaux, origines nationales, etc.) peuvent encore se côtoyer. Mais cette école a perdu son prestige, notamment parce qu'elle n'est plus le premier lieu de transmission des connaissances : les réseaux sociaux sont devenus les principaux concurrents des maîtres. L'autorité des enseignants s'est également effondrée depuis une cinquantaine d'années, comme celle du maire, du magistrat, du policier, du médecin, du prêtre... S'il faut bien sûr parler du rôle de l'école et du soutien à apporter à son corps professoral, il ne faut donc pas oublier qu'il n'est pas seulement question des élèves ici, mais de tout leur milieu de vie, en particulier de leurs parents. Or il est fréquent de voir certains d'entre eux chercher quelle aux enseignants de leurs enfants. L'école aura donc beau jouer son rôle pour transmettre ses valeurs, quand les enfants évoluent dans des environnements qui cultivent la haine et une vision fermée de l'identité religieuse, ils se retrouvent dans un conflit de

**À LIRE**

**Dans les yeux du ciel,**

de Rachid Benzine, éd. du Seuil, 176 p., 17€.

normes, voire de loyauté, très difficile à vivre. Toute la question est de savoir comment faire converger ces normes – qui structurent les imaginaires et le rapport aux autres – et une certaine façon d'être dans la communauté nationale.

**Peut-on le faire sans colmater, d'abord, les fractures au sein de la société française ?**

Ces fractures sont multiples, comme l'a encore révélé le mouvement des Gilets jaunes. Un gouffre s'est clairement creusé, et continue de se creuser, entre une partie des habitants de notre pays pour qui l'islam est une référence forte – notamment dans la jeunesse des banlieues populaires – et le reste de la nation. À cause d'une actualité internationale toujours plus effrayante à laquelle l'islam se trouve très souvent associé, cette religion est devenue insupportable à certains de nos concitoyens. Or la majorité des musulmans, qui n'adhère pas à cette violence produite au nom de la religion, se sent injustement stigmatisée. Et les jeunes musulmans sont parfois habités par la colère en raison de cette stigmatisation. Comment faire en sorte qu'elle ne se transforme pas en ressentiment contre la République ? Cela passe par un travail sur le lien entre récit(s) et reconnaissance(s) : quand on prend le temps d'écouter ces jeunes, on sent en effet que cette colère est le produit d'un double silence – un silence familial et un silence national sur leur propre histoire. Les êtres humains sont des êtres narratifs, qui se façonnent à partir des histoires qu'on leur raconte. Pour avoir une identité, il faut avoir une histoire à

**« Le contraire de la connaissance n'est pas l'ignorance mais les certitudes. Et certaines certitudes tuent. »**